

La Maison-Dieu, 150, 1982, 7-21

Joseph GELINEAU

LITURGIE POÉTIQUE POÉTIQUE LITURGIQUE

ABORDER les relations qui rapprochent poésie et liturgie en délimitant leurs champs sémantiques respectifs et en définissant leurs points de contact, ne serait-ce pas déjà leur couper les ailes ? Notre tâche sera pourtant d'essayer de préciser de quoi on veut parler quand, à propos de la liturgie, on évoque la poésie et de montrer que les positions théoriques ne sont pas sans influencer la pratique. Mais peut-être convient-il de commencer par regarder le paysage, parcourir le terrain, respirer l'air ambiant. Pour ce faire, on me permettra d'utiliser quelques souvenirs contrastés, personnels ou communs, évocateurs ou provocateurs.

Le premier de ces souvenirs remonte au temps où la figure du « Maître de cérémonies » dans la liturgie n'évoquait pas forcément celle d'un poète... A mon arrivée au petit séminaire, je devais, comme tout candidat au sacerdoce, être initié au « service de l'autel ». Mon premier rôle fut celui d'acolyte. Durant la procession d'entrée, je portais précautionneusement le candélabre sur la hanche — côté extérieur — et, arrivé dans le sanctuaire, je devais

le déposer sur la marche de l'autel. Mais je le pris par la souche et le pied de cuivre tomba sur le marbre dans un bruit fracassant. Indulgent pour le débutant inexpérimenté, on me confia, le dimanche suivant, l'encensoir. Mais j'encensai les murs. Alors on me renvoya derrière les claviers de l'orgue où je faisais moins de dégâts, et là s'arrêta mon initiation liturgique. Je gardai, des cérémonies liturgiques, une terreur sacrée. Pourtant quel attrait se mêlait à cette terreur ! N'y avait-il pas, débordant toutes les prescriptions cérémonielles, comme une beauté mystérieuse ?

Au grand séminaire, il fallut bien étudier les rubriques. Plutôt que la terreur, c'était la panique, à quoi s'ajoutait, selon un sentiment assez commun chez les séminaristes d'alors, une sorte d'agacement devant cette machine compliquée qui nous empêchait de prier dans la liturgie. Mais dans le même temps, chose étonnante, on s'enthousiasmait pour le « Poème de la Sainte Liturgie » de Maurice Zundel¹ et pour « Les Signes sacrés » de Romano Guardini². Liturgie et poésie ne s'excluaient nullement. Est-ce l'obscurité de la première qui exigeait que, grâce à la seconde, on en puisse rêver ? Devant le fait brut de la rubrique, à faire sans comprendre ni discuter, l'esprit n'était-il pas assoiffé de sens ?

Un quart de siècle plus tard, à la suite du 2^e Concile du Vatican, on est en pleine réforme liturgique. Depuis deux décades au moins, le courant « pastoral » de la liturgie a conquis une élite : dans la liturgie, il y a à participer et à comprendre, donc à faire faire et à expliquer. Et si cela n'est pas possible à l'ensemble des fidèles, la liturgie doit être réformée en conséquence.

Chose étonnante, c'est au moment même de ce grand courant de « renouveau » qu'apparaît, chez nombre de pasteurs zélés, comme une méfiance, voire une opposition au « poétique » en liturgie : « C'est de la poésie ! Cela ne

1. Maurice ZUNDEL, *Le Poème de la Sainte Liturgie*, Paris: DDB, 1934⁵.

2. Romano GUARDINI, *Les signes sacrés*, Paris: Spes, 1938 (cf. nouvelle trad. fr. de C. Hocquard, Université de Metz, 1980).

veut rien dire ! Nos gens ne vont rien y comprendre ! » Pour certains militants laïcs, le langage poétique n'est pas « sérieux », pas digne d'un esprit qui se veut logique et scientifique, pas crédible pour « l'homme d'aujourd'hui ». C'est l'époque où les missels des fidèles rivalisent pour offrir des traductions simples, claires, accessibles à tous. Beaucoup de phrases d'évangile, depuis longtemps tournées en proverbes français, à la fois poétiques et populaires, sont jugées trop hermétiques et remplacées par des essais explicatifs. On chante pourtant les psaumes en français, grâce à l'enthousiasme d'une récente redécouverte et peut-être au goût de fruit défendu de la langue vivante. Mais ce n'est pas sans objections croissantes contre ces textes « qui ne disent rien à nos contemporains ». D'ailleurs, dès que la liturgie est autorisée en français, le chant des psaumes décline au bénéfice de nouveaux cantiques qui, eux du moins, emploient le langage de tout le monde et de tous les jours en sorte que tous peuvent comprendre. Pour la musique des chants en question, foin de la « musique des musiciens » ! La seule accessible aux assemblées est la musique de variété que diffusent disques et radio. Dans les lieux de culte, on n'a évidemment plus rien à faire du maître-autel et de son environnement baroque ou 19^e, des chandeliers, des stalles, des chapes, des encensoirs et autre matériel de sacristie périmé. Une table rectangulaire sur deux piliers, une grande croix de bois derrière, deux gros cierges, un pupitre pour lire, un siège pour le célébrant, en aube et étole, un micro. Les fidèles sont centrés vers le nouveau podium et, en principe, ils n'ont rien d'autre à voir, entendre et faire que ce qui se passe là ou est commandé de là. Si quelqu'un ose crier gare à une liturgie unidimensionnelle, intellectualiste et activiste, sans poésie, il risque d'être tenu pour arriéré.

Le courant que je viens de décrire, non sans simplifier et grossir les traits, fut assez général pour que, quinze ans après, on en ressente encore l'influence. Cependant les couches profondes de l'homme religieux, de l'être croyant, de l'âme contemplative, n'étaient ni anéanties ni satisfaites. Un contre-courant s'est amorcé, qui a grandi depuis dix ans. Dans les groupes de prière, on vit réapparaître l'icône,

la bougie, la fleur, Vivaldi ou Bach sur le pick-up, le poème lu que l'on écoute — même un psaume — et le silence ou naissent des sens nouveaux à toute chose. Musique, poésie, œuvre d'art regagnent du terrain dans les églises. Parmi les dizaines de livres de prières nouvelles publiés par divers éditeurs, la poésie tient une place de choix. Dans les aménagements d'église, on se méfie de plus en plus des nettoyages drastiques. La revue « Espace » naît comme un symbole. La musique, sauf instrumentale, a comme toujours un peu de retard. Si la majorité des « fiches de chant » continue à scander mots plats et rengaines, quelques-unes osent recommencer à rêver. Le nouvel office en français offre des dizaines d'hymnes dont certaines touchent au plus haut niveau de la poésie religieuse.

Dans le flux et le reflux d'évolutions culturelles qui affectent aussi bien la société que l'Eglise et qui influent nécessairement sur une pratique liturgique remise en mouvement, l'heure semble assez favorable pour réfléchir à cet aspect essentiel de toute liturgie que l'on peut désigner comme poésie.

1. POÉSIE DE LA LITURGIE POÉSIE LITURGIQUE POÉTIQUE LITURGIQUE

Pour pouvoir nous interroger sur les rapports entre la liturgie et la poésie, demandons-nous d'abord ce que nous désignons par ces mots.

On peut supposer chez les lecteurs de *La Maison-Dieu* en 1982 un certain consensus sur l'emploi du mot liturgie. Chacun sans doute privilégie spontanément tel ou tel aspect de cette réalité complexe : cérémonielle, biblique, théologique, canonique, pastorale, spirituelle, esthétique, culturelle. Chacun aussi, de manière constante ou successive, incline vers l'un des pôles que la liturgie met en tension : historique-eschatologique, communautaire-personnel, kérygmaticque-cultuel, catéchétique-mystique... Il n'y a pas à choisir. Disons que nous entendons par liturgie l'agir symbolique des croyants en Jésus Sauveur

qui, assemblés en Eglise, célèbrent dans l'Esprit Saint le retour du Seigneur, rendant grâce à Dieu le Père pour la venue du Royaume et le renouvellement de toutes choses dans le Christ ressuscité.

Avec le mot poésie, le champ sémantique est plus difficile à cerner et l'on ne peut supposer dans l'emploi du mot le même consensus parmi les lecteurs. Mais ce constat n'est-il pas déjà une indication précieuse ? Touchant la poésie, l'esprit humain se reconnaît le droit de désigner d'autres sens, d'autres réalités, d'autres mondes que ce qui tombe sous le sens ou se vérifie expérimentalement. Si la poésie offre un univers à découvrir, qui donc prétendrait délimiter son espace ?

De fait, la marge est grande entre l'emploi courant et vague du mot poésie comme un « je ne sais quoi qui flotte autour des mots et des choses » et la légitime exigence du linguiste qui cherche à distinguer le langage poétique des autres formes de langage — par exemple quand il le définit par la discontinuité du discours et l'opposition binaire qu'en résulte (« ça parle/ça ne parle pas »).

Ici non plus nous ne choisissons pas au point de départ. Disons que nous tiendrons pour poétique toute réalité où l'homme peut trouver plusieurs niveaux de sens ; et pour poésie, cette manière de parler capable de suggérer ce qui n'est pas dit.

On peut alors se demander, d'une manière générale, en quoi et comment une liturgie a des aspects poétiques. Selon la formulation qui a été proposée comme thème de cet article, nous aurons à chercher s'il est vrai que « la liturgie ne peut se passer de poésie ». A ce niveau général, on peut parler d'une *poésie de la liturgie*.

Demeure intact cependant le domaine particulier de la *poésie liturgique*, c'est-à-dire de ces actes déterminés de langage qui interviennent en cours de célébration comme une de ses parties intégrantes et qui peuvent être catalogués comme poèmes : un psaume, une hymne, une prédication, une méditation, une invocation. Notre propos n'est pas d'étudier ce secteur qui est traité ailleurs.

Il nous intéresse plutôt ici de poser quelques jalons en direction d'une *poétique liturgique*. Une poétique de la liturgie nous renvoie à l'art de célébrer visant à faire émerger la richesse symbolique des rites. Mais l'art de célébrer ne reçoit-il pas un éclairage particulier lorsqu'on l'envisage à la lumière de ce que nous apprend le jeu de la poésie dans la vie des sociétés et des individus ? Nous en relèverons quelques traits. Puis nous concluerons sur ce que poésie et liturgie peuvent attendre l'une de l'autre.

2. ACTION — FABRICATION — CRÉATION

Un simple rapprochement entre les racines grecques des deux mots liturgie et poésie suggère une première parenté.

Dans liturgie, il y a -urgie. C'est d'abord un « faire », une action de l'homme, sous la forme d'un service public. Poésie vient de « poiein ». Il s'agit d'une fabrication de l'homme. Dans les deux cas, l'homme travaille, produit, crée. Ce faisant, il révèle la nature profonde et spécifique de son être.

Ce premier constat nous éclaire sur un des aspects de la revendication actuelle d'une liturgie « poétique ». (Cette réflexion et celles qui suivront sont d'abord inspirées par le contexte catholique français.)

Nous avons connu en peu de temps deux états de la célébration liturgique. Avant Vatican II, le fidèle « assistait ». On ne lui demandait rien d'autre que d'être là. L'agir rituel était dévolu exclusivement aux ministres sacrés, clercs ou assimilés. L'assistant pouvait, certes, être intérieurement très actif, y compris par l'imagination poétique. Mais cela ne faisait pas partie comme tel de la célébration. N'est liturgique en effet que ce qui est signifié, manifesté.

Après Vatican II, les fidèles ont été invités à la participation active, selon la nature même des rites célébrés. Or après l'enthousiasme d'un printemps succédant au dégel, et malgré beaucoup de fleurs, les fruits n'ont pas toujours mûri comme on l'avait espéré. L'activité rituelle des assemblées s'est révélée souvent être une activité plus passive que créatrice. Pour quelles raisons ?

Au lieu de proposer la liturgie comme une stimulation à créer du sens, comme une occasion de se situer librement grâce aux symboles et sacrements, n'a-t-on pas trop souvent pratiqué la célébration comme un programme rituel à exécuter et une leçon catéchétique à apprendre ? Lorsqu'on vient de lui expliquer le sens des paroles et la portée pratique des symboles, l'auditeur n'a plus rien à inventer ; il n'a qu'à admettre et obéir.

Comme on avait perçu dès le début les risques d'enregistrement et d'uniformisation auxquels on voulait absolument échapper, on eut recours à la « spontanéité » et à la « créativité ». Mais en les maniant à un niveau trop superficiel, on n'a fait que reculer le problème. A la passivité dirigée d'une liturgie cléricale avait succédé l'activité dirigée des laïcs assemblés.

A une liturgie qui peine pour retrouver le rite comme lieu de libération vraie, qui reste rivée à son programme sans réussir à se laisser soulever par l'Esprit qui souffle où il veut, comme il veut, quand il veut, la poésie peut-elle apporter des ailes ?

3. AUTREMENT

Si la poésie invite à décoller de l'immédiat des choses, à prendre avec elles une certaine distance, à lire le monde avec du recul, à l'imaginer autrement, alors elle peut apporter beaucoup à la célébration chrétienne.

Prendre de la distance, voir et agir autrement, c'est là une démarche commune et à l'art et à la liturgie, parce que c'est la démarche symbolique, seule voie d'accès vers les réalités de foi. Dans l'espace aménagé par la poésie, par l'art, par le rite, la nouveauté peut apparaître. Or toute la liturgie est tendue vers la nouveauté du Royaume qui vient.

Dans l'incessante fluctuation de ses formes rituelles, la liturgie se trouve toujours entre deux attraites. De même que l'art, tantôt s'écarte résolument de la nature — puisqu'il veut y inscrire autre chose — et tantôt s'en rapproche en la reprenant pour modèle, la liturgie, tout en restant d'abord séduite par l'adoration du Dieu au-delà de

tout qu'elle contemple en icônes épurées et loue en formules théologiques, se trouve périodiquement ramenée à vérifier sa vérité humaine au contact de l'expérience immédiate — du « vécu », selon une formule usuelle. Le courant porteur de la réforme de Vatican II, bien que toujours attentif à la double nature théandrique de la liturgie, s'est orienté expressément dans le sens d'une reprise des racines humaines du culte. On s'est soucié de la cohérence entre la culture des assemblées et les formes rituelles de leurs célébrations, entre ce qui est dit dans les prières et ce qui est perceptible ou crédible aux croyants d'aujourd'hui, entre l'activité cultuelle elle-même et le reste de la vie des chrétiens dans le monde.

Il fallait que cela fut fait. Mais c'était au risque d'un certain aplatissement de ce qu'on pourrait appeler la dimension « mystique » de la liturgie, car toute oscillation historique engendre inévitablement son excès. En cherchant le sens de chaque rite et sa « fonction », on s'attache plus facilement à son fonctionnement qu'à son horizon, plus à l'action qu'à ce qui est mystérieusement agi. D'où la plainte de ceux qui ont regretté une « perte du sens du mystère », un « défaut d'esprit contemplatif », et « un manque de poésie ».

Là encore le détour d'un certain pragmatisme, volontarisme, intellectualisme dans la célébration nous vaut peut-être la chance de mieux percevoir la nécessité du poétique et du mystique. On admet mieux maintenant qu'il y a quinze ans que toute parole prononcée dans la liturgie n'ait pas toujours à être immédiatement comprise par quiconque et que tout ne peut être dit en langage clair comme celui d'un avis de la circulation ou du mode d'emploi d'un médicament. Le langage poétique n'est donc pas hors de propos. De même on sent le besoin d'avoir des chants qui « fonctionnent », non seulement parce que tout le monde chante ou peut chanter, mais aussi parce que la musique comme telle met une distance entre le mot prononcé et ses emplois courants, rendant ainsi possible pour l'esprit des sens nouveaux. On ne peut pas non plus toujours garder les yeux rivés sur celui qui lit ou sur ce qui se passe à l'autel. Durant la liturgie, le regard a besoin de

s'élever, de voyager, d'accrocher des zones d'ombres, sans toujours tomber sur la surface brutalement éclairée d'un mur plat et nu.

Empruntons un dernier exemple au cas de l'ouverture de la célébration. Il est vrai et essentiel que le premier acte de la liturgie soit la constitution de l'assemblée entre chrétiens se reconnaissant comme frères et sœurs dans la foi. Et il y a encore beaucoup à faire pour que ce premier « signe » du culte chrétien, précédant et conditionnant tous les autres, soit significatif et parlant. Mais on s'assemble en même temps « au nom du Seigneur », pour une activité qui se présente en rupture avec la vie économique, professionnelle ou associative ordinaire. On se retrouve ici « autrement » que dans la rue, au travail, chez soi. Cette rupture était naguère signifiée de manière multiple et surabondante : entrée muette dans un lieu perçu comme sacré, avec signe de croix et eau bénite, genuflexion au Saint Sacrement, adoration silencieuse sur un prie-Dieu ou un agenouilloir. Vatican II devait nous aider à retrouver la première des manifestations des présences du Seigneur : au milieu des siens. Mais cette fraternité est aussi mystère de la présence invisible qui la fonde. A-t-elle trouvé, au début de nos messes, sa poésie ?

4. LE JEU ET LA RÈGLE DU JEU

Liturgie et poésie peuvent être également désignées comme « jeu » en ce sens qu'elles ne sont pas soumises, comme l'activité utile, aux lois physiques, ou, comme la science, à la logique conceptuelle, mais qu'elles se donnent à elles-mêmes les règles de leur fonctionnement.

Le poète décide de la manière dont il va parler, par exemple en vers réguliers ou non, avec rimes, en strophes, etc. L'art est toujours artifice. Certes le poète reçoit la langue dans laquelle il va parler, et le milieu culturel où il s'exprime. Mais parce que ce qu'il a à dire est inouï, il reste, pour le communiquer, le maître du jeu.

Hésitera-t-on à dire la même chose de la Liturgie parce

que ce qu'elle célèbre lui a été révélé et parce que Dieu reste seul maître du jeu ? Mais précisément, dans la célébration de l'Alliance, Dieu s'est remis aux mains des hommes. De l'homme — créé par Dieu à son image — sont les signes du bain de la renaissance ou du repas de l'unité, du prosternement pour l'adoration ou des mains levées pour la louange. Dans les sacrements, Dieu n'est pas ailleurs. Sans doute parce que Jésus, partenaire unique de l'Alliance, est mort et ressuscité après être descendu dans l'eau du Jourdain et avoir partagé le pain et le vin, ses disciples ne remettent pas en question ces symboles comme premières règles du jeu. Mais ceci dit, l'Eglise n'a cessé d'ajuster ses formes de culte à son projet qui est d'annoncer l'Évangile et de faire que vienne le Règne de Dieu.

Ici encore, comme l'art et la poésie, la liturgie oscille entre deux pôles : préciser à l'extrême les règles du jeu ou les tenir flexibles. Après une période de fixité croissante qui avait conduit la liturgie romaine à une extrême rigidité, la réforme de Vatican II a réintroduit dans la liturgie une certaine flexibilité. C'était indispensable pour que celle-ci puisse « s'inculturer » et réussir son programme de participation des fidèles aux rites. S'en est suivi un indéniable renouveau.

Il est cependant assez caractéristique que beaucoup des assemblées du monde occidental moderne, déliées de la rubrique prescriptive, errent dans les terrains vagues du spontanéisme, de l'expressionnisme, de la créativité, ou bien frôlent la manipulation de masse, voire le psychodrame, sans être capable de se donner à nouveau les règles du jeu nécessaires. Est-ce peur de s'aliéner ? Mais ce serait oublier que le rite, comme la poésie et tout art, « vit de contrainte et meurt de facilité ». L'artiste créateur sait que les contraintes — qu'il reçoit ou qu'il se donne — stimulent la création et provoquent la liberté d'invention, alors qu'un champ non balisé devient stérilisant.

L'étude de ce point de rencontre entre poésie et liturgie pourrait être aujourd'hui éclairante et féconde. De même que l'œuvre significative, qui devient symbole pour un groupe humain en un temps et en un lieu et qui « parle » à un grand nombre, se situe toujours entre un académisme

figé et les avant-gardes débridées, de même la célébration qui témoigne de la foi vivante d'un groupe échappera toujours soit au pur répétitif soit à l'innovation éphémère grâce au consensus du groupe célébrant sur quelques règles du jeu tout à la fois fermes et souples, simples à pratiquer et inépuisables en ressources signifiantes.

Comme l'artiste s'acquiert un « savoir-faire », pas seulement de solutions toutes faites, mais la capacité inventive d'agencements toujours nouveaux, ainsi les assemblées célébrantes ont à réapprendre ces conduites collectives symboliques que suppose toute vraie fête : dans le jeu global, sur des règles simples que tous ont acquises et intériorisées par l'usage, chacun peut se sentir partenaire libre et créateur³.

Y aurait-il liturgie plus réussie que celle où chacun se serait senti et serait devenu plus « poète » ? Poète pour Dieu. Poète, fabricant et artisan du Règne de Dieu chez les hommes.

5. TRANSFIGURATION TRANSFORMATION

Le travail du liturge comme le projet du poète ne sont-ils pas de faire apparaître et exister en ce monde ce qu'il n'est pas encore ?

L'art et le rite ne se contentent pas de mettre à distance l'objet dont on attend qu'il soit signe d'autre chose. La plupart du temps ils le modifient. L'artiste n'est créateur qu'en étant d'abord dé-créateur des apparences ordinaires et des conduites familières. Quand le poète marque des pieds ou compte des syllabes, quand le musicien ramène le continuum sonore aux quelques notes d'une gamme, quand le danseur ne marche plus mais glisse ou bondit, chacun défait, choisit le moins pour risquer le plus — pourvu que

3. Nous avons étudié ce type de fonctionnement de la liturgie caractérisé par l'emploi du « modèle opératif » dans l'article « Tradition-culture-crédation » pour la revue *Concilium*, février 1983.

l'écart introduit soit perceptible à qui voudra bien entrer dans le jeu.

La liturgie n'a pas trouvé mieux que ce « trafic » des mots et des choses pour donner à voir l'invisible, faire entendre l'inouï, toucher l'impalpable, sentir et goûter l'immatériel : elle dresse la table d'un festin composé de très peu de pain et de vin ; elle offre et sacrifie la louange de syllabes écloses sur nos lèvres ; elle montre la gloire dans un gibet ; et pour dire Dieu, elle fait éclater le contenu de tous les mots. Malheur à qui voudrait réduire les rites et sacrements aux limites de sa propre expérience sensible ou de sa logique raisonnable. Alors la liturgie ne lui renverrait plus que sa propre image !

On ne peut empêcher la liturgie d'être une poétique, un travail qui ne livre qu'en partie ses raisons, pour la simple raison qu'elles sont inépuisables. Qui veut, par le moyen des rites, non pas manipuler ceux qui les pratiquent mais leur offrir une chance qu'ils s'y libèrent, doit accepter de ne pas les infléchir selon ses vues, mais de les laisser jouer leur jeu.

Précisons que si la liturgie chrétienne peut être caractérisée comme une activité d'art, comme une poétique, la célébration peut néanmoins s'accomplir sans le recours à ce qu'on appelle aujourd'hui des « œuvres d'art » : poèmes, morceaux de musique, tableaux, sculptures etc. L'emploi de telles œuvres vise à renforcer l'agir symbolique. Mais ce n'est pas l'utilisation de poèmes qui fait qu'une liturgie soit poétique. L'œuvre d'art peut même fausser le jeu si, par sa très forte prégnance culturelle, elle enferme les effets de sens du rite dans sa propre sphère esthétique. Le cas est fréquent pour la musique.

Ainsi s'explique que la liturgie ait laissé aux divers arts comme tels des plages qui, quoique souvent importantes, demeurent périphériques. Pour ses prières les plus essentielles, elle préfère la prose à la poésie et la diction plane à la mélodie. Il n'y a pas de prières eucharistiques en vers et en lied — sauf exceptions confirmant l'usage. Dans les gestes sacramentels, bain, repas ou onction, elle reste plus volontiers en deçà des comportements élaborés. On reconnaît là un trait propre de sa poétique : une humble

pudeur, une expression contenue, pour être capable d'abriter aussi bien la plus petite lueur que les plus hautes contemplations, la nudité de la foi que les plus brûlantes ferveurs.

Dans le rite chrétien, l'indispensable ordre de la manifestation n'est pas la fin mais un passage. Le poète peut rêver et faire rêver d'un monde nouveau dont il fait surgir l'image. Le liturge, par la puissance de l'Esprit, fait advenir le monde nouveau selon le Christ ressuscité. La poétique liturgique c'est le déjà-là du Royaume sous le voile des rites, c'est la sanctification des croyants-célébrants, c'est la mise à mort de toute limite mondaine pour que la création ressuscite en son Premier-né, c'est l'œuvre pascale : le passage au Père.

★

L'apport de la poésie à la liturgie

Fréquenter la poésie est bienfaisant pour la liturgie. Celle-ci peut y ressourcer sa propre poétique.

1. Riches d'une longue tradition, les rites chrétiens nous parviennent saturés de connotations bibliques et théologiques, culturelles et spirituelles. Face au savoir immense qu'ils drainent, l'intelligence avide peut se laisser prendre à ces connaissances acquises. La sensibilité, fascinée, peut se reposer dans des formes si bien aménagées, devenues familières et chères. Le danger est grand d'en demeurer au savoir et à la jouissance. C'est alors que la poésie peut décaper le regard, reconduire le mot ou le symbole comme à leur état natif et provoquer à nouveau l'esprit pour qu'il cherche, ici et maintenant, en quoi lui fait signe, à lui, l'Esprit qui sans cesse recrée toute chose.

2. Le liturge et le pasteur, soucieux que les fidèles accèdent au sens des rites, qu'ils en soient illuminés et fortifiés, seront protégés, s'ils ont un vrai sens poétique, de la

tentation de parler et d'agir comme si le même symbole avait pour tous la même signification et le même impact. Le célébrant, comme le poète, lance des balles. Savoir qui les attrapera et ce que chacun en fera.

3. Le poète qui célèbre dans l'assemblée de ses frères croyants et qui reçoit le message dans un certain corps verbal sera spontanément enclin à le retraduire dans ses propres mots et son propre langage. Un jour peut-être il pourra proposer à la communauté sa manière de dire la foi commune. Alors continuera la tradition vivante de la liturgie qui, comme l'âme refaisant sans cesse les cellules de son corps, ne cesse de réincarner, en signifiants toujours mouvants, la Parole éternelle.

4. Avec la poésie, dans la liturgie, ce ne sont pas seulement les vérités à croire qui s'expriment, mais aussi le « sentiment religieux ». Nous entendons par là cette manière humaine d'accueillir, de vivre, de redire la foi, qui est propre à telle époque, à telle nation, à telle famille religieuse, à tel individu. Car l'éternelle et universelle beauté ne resplendit pour nous que dans l'éphémère et le particulier. Même si la liturgie n'en fait pas un rite, elle sera toujours stimulée, pour louer et supplier, par le témoignage de Frère François chantant le Cantique du soleil ou celui du prisonnier politique qui a crié aujourd'hui sa foi dans un poème.

L'apport de la liturgie à la poésie

Du commerce entre la liturgie et la poésie, celle-ci, à son tour, peut recevoir une grâce de salut.

1. La poésie a toujours besoin d'être sauvée de l'imaginaire, mais plus encore en notre temps d'effacement des systèmes symboliques. Tant que les chrétiens célébreront leurs rites, les gestes sacramentels resteront une chance pour que l'imaginaire se vérifie dans le symbole fontal de Pâques.

2. En même temps, le rite, où la foi rencontre la puissance de l'Esprit, pourra sauver la poésie de l'inefficience, du désespoir que ce qui est dit ne soit pas. Sa grâce alors sera de nous aider à tenir dans l'espérance.
3. La liturgie sauvera-t-elle aujourd'hui le poète de son isolement ? Voilà que, dans l'assemblée, l'art retrouve la vérité de son rôle social : offrir aux hommes, dans leur diversité, un langage symbolique commun.
4. Enfin, quand il s'agit de croyants qui prient, la prière, sous-tendue par le désir brûlant du Tout-Autre, traversée par la mort et la vie, la souffrance et l'amour, demeurera toujours un incoercible stimulant de poésie, forcée qu'elle est de dire et redire, avec ses pauvres mots, l'ineffable.

Joseph GELINEAU s.j.